



MANGIN, LE TACTICIEN ET LE MAÎTRE DE L'ART OPÉRATIF

Un héritage pour le soldat d'aujourd'hui

L'affranchi et l'aventurier

En 1886, l'élève-officier Mangin écrivait dans une lettre à un de ses camarades : « Tout ce qui pense, tout ce qui marche, tout ce qui trouve, tout ce qui est autre chose qu'une leçon piètrement récitée, vient de la tribu des mauvais élèves. Leur intelligence s'est affranchie du joug de celle des autres, ils vivent d'eux-mêmes. ».

Pragmatique, empirique, en apparence loin de la pensée stratégique académique, Mangin fut pourtant l'un des plus grands tacticiens et précurseurs de l'art opératif de la Première Guerre mondiale. Son exemple, cent ans après sa disparition, continue de parler aux militaires d'aujourd'hui, notamment à ceux qui, comme les soldats de Sentinelle, doivent allier rigueur tactique et vision stratégique dans un environnement complexe et mouvant.

Charles Mangin n'est pas un produit de l'école. Sorti 389^e sur 406 à Saint-Cyr, il n'a pas fréquenté l'École Supérieure de Guerre. Pourtant, son intelligence est structurée, généraliste, nourrie par la lecture de Racine, des mathématiques, de la géométrie, et surtout de l'histoire militaire, notamment celle de Napoléon. Il méprise l'abstraction et la réflexion scolaire, préférant l'expérience du terrain. Son parcours colonial, au Soudan, en Indochine, au Maroc, lui confère une vision unique : il comprend très tôt que la guerre ne se gagne pas par l'art opératif seul, mais par la coordination entre l'action tactique et stratégique.

Contre le grand chef Samori Touré au Soudan et en Guinée ou aux côtés de Marchand lors de son expédition à Fachoda, Mangin est pris dans le « grand jeu » de la compétition franco-britannique en Afrique. Ces campagnes lui enseignent l'autonomie, l'initiative, et surtout le lien entre combat sur le terrain et stratégie politique. Il développe une approche ethnologique, culturelle et diplomatique, intégrant la dimension de long terme à sa réflexion tactique. Son projet de créer un réservoir de soldats africains pour compenser le déclin démographique français du début du XVIII^e siècle témoigne de sa capacité à penser la guerre au-delà du champ de bataille, dans la profondeur stratégique.

En avance sur son temps face à la montée des périls

Mangin dépasse les cadres de son époque. Il n'est l'homme d'aucune école, ne participe pas à l'émergence de la doctrine de « l'offensive à outrance ». Son pragmatisme et sa force de conviction lui valent l'opposition de certains chefs et l'hostilité d'une partie de l'état-major. Pourtant, il incarne déjà, en germe, le tacticien-stratège, capable de lier l'action immédiate à des objectifs de long terme.

Dès août 1914, Mangin se révèle. À la tête d'une brigade, puis d'une division, il fait preuve d'un coup d'œil et d'une capacité de décision remarquables. À Onhaye (Belgique), en août 1914, il s'intègre parfaitement à la manœuvre générale. À Verdun, en 1916, il reprend les forts de Vaux et de Douaumont, illustrant son ingéniosité tactique : coordination fine entre infanterie et artillerie, refus des enveloppements inutiles, attaque sous un feu roulant. Au fond des victoires de Mangin on retrouve toujours Napoléon et ses principes de l'attaque, de « l'art simple, tout d'exécution » sans règle précise ni déterminée, car « les choses ne se ressemblent jamais ».

Mangin s'oppose à Pétain et défend une offensive résolue, préparée, soutenue, et surtout exploitée dans la profondeur. Son échec au Chemin des Dames en 1917 lui vaut d'être écarté. Pourtant, rappelé en juin 1918 à la tête de la X^e armée, il mène une magistrale contre-offensive à Villers-Cotterêts. Le 18 juillet 1918, à 4h30 du matin, depuis son observatoire en forêt de Retz, il lance 16 divisions (divisions coloniales françaises et divisions américaines), précédées de 350 chars et soutenus par 500 avions, pour briser l'offensive allemande dans sa préparation et déclencher ainsi la retraite ennemie sous un feu roulant d'artillerie, entretenu par 2000 canons. Cette bataille, par son chaînage des opérations et son exploitation dans la profondeur, préfigure l'art opératif moderne.

Après l'armistice, Mangin occupe la Rhénanie. Il y œuvre pour la création d'un État tampon protégé par la Société des Nations, afin d'éviter la reconstruction d'une Allemagne forte. Dans *Comment finit la guerre* (1920), il alerte sur le risque d'une dénonciation du traité de Versailles et prône une offensive résolue jusqu'à l'Elbe (entre Hanovre et Berlin). Ses positions, jugées trop radicales, lui valent d'être écarté.

Un testament stratégique

Membre du Conseil supérieur de la guerre, puis inspecteur général des troupes coloniales, il continue d'alerter sur le péril allemand. Son ouvrage *Regards sur la France d'Afrique* (1924) prolonge sa vision d'une politique coloniale libérale, unissant durablement l'Afrique à la France. Jusqu'au bout, Mangin lie action tactique et vision stratégique, démontrant une cohérence rare.

Mangin excède tous les cadres de son époque. Il agit avec pragmatisme et résolution, sur le terrain comme sur le champ intellectuel. Il transcende les distinctions de niveaux (tactique,

opératif, stratégique) pour agir finement dans chacun d'eux. Son exemple invite à penser et à oser, sans dogmatisme.

Aujourd'hui, la figure du général Mangin, par son audace, son pragmatisme et sa capacité à lier l'action immédiate à des objectifs de long terme, reste une source d'inspiration pour tous ceux qui servent la France.

« Les colonies nous ont donné Mangin. C'était un homme... dangereux ! Mais il s'est bien battu, et, dans sa brousse, ses marais, il avait pris le goût, le sens de la lutte. Il a fait la guerre en soldat et non, comme pas mal d'autres, en fonctionnaire. » (Georges Clemenceau).

Général de corps d'armée Loïc MIZON
Gouverneur militaire de Paris